

LA MORT EN JUILLET

DE CHAQUE CÔTÉ DE LA ROUTE PRINCIPALE du petit bourg s'alignaient des maisonnettes en bois recouvertes de tôle. Elles se ressemblaient toutes, entourées de clôtures gondolées sur lesquelles séchait du linge. Dans les corridors, des femmes accroupies ou debout s'affairaient autour de chaudières et de cuvettes en plastique de toutes les couleurs. Quelques demeures en béton ornées de grillage en fer forgé semblaient surgies d'un autre âge. Mais les corridors et les clôtures disaient le même ennui morne des bourgs, malgré la vie qui grouillait non loin du marché et malgré l'agitation des rues.

Il faisait chaud. Une chaleur lourde, poisseuse, sans aucun souffle de vent, sans aucune traversée de brise. Il y avait jusqu'au feuillage des tamariniers autour de la place qui semblait figé. Seul l'air tremblait en cette matinée. Des maisons perçaient quelques bruits, des cris d'enfants, des voix fortes d'hommes, des remontrances de femmes.

Lazarre Chenon arriva tout essoufflé jusqu'à sa maison à chambre haute au bout de la rue. Sur le pas des portes et des fenêtres avoisinantes, des yeux aigus le saisirent furtivement au passage comme des griffes. Il n'y prêta pas

attention, pas plus qu'à ses deux jeunes frères qui sautaient à cloche-pied devant la boutique au rez-de-chaussée, en poussant un pneu de bicyclette hors d'usage.

Quand Lazarre Chenon franchit le seuil de la porte en titubant, la chemise à demi ouverte, Marie Élise, sa sœur, sut tout de suite à son regard brisé et dur que quelque chose de grave était arrivé. Lazarre passa tout près d'elle sans la regarder. Il sentait la sueur et l'alcool. La terre humide et quelques brins d'herbe collaient à ses cheveux emmêlés. De ses aisselles la sueur glissait, en gouttes, le long de ses bras. L'avant-bras droit était couvert d'égratignures. Sa poitrine était marquée de taches sombres. Mais à ses blessures il ne semblait prêter aucune attention. Le sang coulait d'une entaille profonde et il haletait.

Lazarre était grand et beau. Les femmes admiraient son buste altier, légèrement efflanqué, pareil à celui d'une bête de race. Il avait sans doute dû s'abattre sur l'adversaire pour le terrasser. Cet après-midi-là, l'odeur de sa force, jaillie de ses flancs brisés par la fatigue, se répandait dans la grande pièce et suffoquait presque Marie Élise.

Odilon Chenon, assis tout près de la table en taverneau, regarda son fils droit dans les yeux. Les veines à son cou se gonflèrent plus qu'à l'accoutumée. Il lui dit que ce qui devait être fait était fait et que c'était très bien ainsi. Il sembla qu'il venait tout à coup de quitter une ancienne colère, une fureur muette. Il n'appela pas sa femme, occupée à faire marcher la boutique à l'avant de la maison. Il ne se retourna pas non plus en direction de Marie Élise. Il demanda simplement à sa fille de regagner

la chambre du haut et de n'en point sortir. À dater de ce jour, elle fut malade pour quelques semaines. Une mauvaise fièvre. Une de ces maladies à propos desquelles les voisins hésiteraient de toute façon à poser trop de questions. Marie Élise avait compris à ces mots que Janet venait d'être tué.

Cela faisait des semaines que Lazarre voulait affronter Janet. Des semaines qu'il rêvait de ce corps-à-corps qui les délivrerait d'une indignité difficile à supporter. L'oncle Fleurimond, qui régnait sans partage, tel un empereur, sur un des territoires voisins, avait été consulté quelques jours auparavant. Par sa bouche souvent, les plantes parlaient, proclamaient leurs pouvoirs. Par ses mains, la mort poursuivait quelquefois sa besogne. Maintenant qu'elle était accomplie, Odilon Chenon et son fils Lazarre allaient-ils peut-être se sentir enfin à nouveau libres ? Ils avaient été liés tous les deux dans une honte de principe et ils étaient encore maladroits et gauches dans ce commencement de liberté. C'était comme s'ils s'accrochaient encore à l'allure ancienne des choses, pourtant désormais perdue pour eux.

Lazarre n'avait pas réagi aux propos de son père, qui se renfrogna à nouveau dans son silence de toujours. La parole avait dû se frayer un difficile chemin et s'incruster dans le silence du père, qui n'aimait rien tant que de se fermer comme un poing. Sur ce silence il n'y eut plus qu'une blessure fraîche, celle de Marie Élise dont le cœur

Empereur : chef hiérarchique d'une société secrète.

battit à rompre dans sa poitrine, dans son cou, à la racine de ses poignets. Elle vacilla jusqu'à la chambre, incapable d'arrêter la course de la raison qui fuyait.

En ce mois de juillet, la nuit tomba plus lentement, bruisante d'insectes. Le jasmin derrière la maison répandait ses senteurs entêtantes. Les effluves de la nuit tout entière se confondaient à ceux du jasmin, mêlés aux relents de la mélasse et du clairin dans la boutique en bas. Couchée à même le sol, Marie Élise ne bougeait pas, coupée du reste du monde par un coutelas tranchant. Les plaintes déchirantes sortaient d'elles-mêmes. Marie Élise n'était attentive qu'à sa peine, emmagasinant des forces pour cette douleur ou peut-être pour la folie qui bientôt prendrait toute la place.

Janet était arrivé au bourg un premier vendredi de juin. La sécheresse était vive en cette saison. Marie Élise aidait sa mère à la boutique comme à l'accoutumée. Les clients se plaignaient de la chaleur, qui était pire, disaient-ils, qu'à la saison passée. Janet entra dans la boutique et comme tout le monde demanda à boire.

« Une limonade, bien glacée. »

Marie Élise le servit comme on lui avait appris à servir, avec distance, les étrangers. L'homme sourit et remercia. Mais Janet n'était pas tout à fait un étranger. Il l'était devenu depuis les incidents qui remontaient à plus d'une vingtaine d'années. Les hommes et les femmes du bourg étaient jusque-là liés par les pactes, les interdictions et les alliances, soumis à la pauvreté de la terre, aux caprices de la sécheresse ou de la saison des pluies. Le monde était

dans un certain ordre, celui voulu par Dieu, les loas et les saints.

Un jour, Clarismé Décima, la grand-mère de Janet, leur fit croire au miracle. Qu'ils pouvaient échapper à leur sort de toujours et donner chair à leurs rêves féroces et glorieux. Qu'elle pouvait assouvir et éteindre les faims et les soifs enchaînées au cœur des villages endormis. On fit très vite confiance à ses pouvoirs, ses potions et ses incantations. Clarismé Décima était, disait-on, capable de prodiges, connaissait l'art de prédire le temps, de changer le sens du vent, de féconder les femmes stériles, de donner à voir l'autre côté du monde. Les miracles s'insérèrent certains soirs jusqu'au plus profond des songes, dans le corps et dans l'âme des hommes et des femmes de ce petit bourg.

Mais quand le premier homme robuste et fort, le père d'Odilon Chenon, mourut sans qu'on ne s'y attendît dans son jardin, chacun insinua qu'il se passait des choses étranges dans la case de la vieille femme. Certains affirmèrent l'avoir vue planer au-dessus des toits du bourg, feignant le vol silencieux des frisées la nuit. D'autres mentionnèrent l'odeur âcre et tenace qui saisissait dès le seuil du *bagi* maudit, le silence qui régnait dans ces trois pièces obscures. On parla à voix basse des abominations qui s'y commettaient, du pouvoir de Clarismé Décima d'ensorceler les jeunes filles les soirs de pleine lune, de tuer à distance, d'incendier un champ d'un simple regard.

Loa : divinité dans la religion vaudoue.

Bagi : salle contenant les objets sacrés du culte.